

Le refus de la nourriture dans *Le Lys dans la vallée* de Balzac / Katalin Végheö. — Extrait de : *Revue des lettres et de traduction* = مجلة الآداب والترجمة. — N° 9 (2003), pp. 413-428.

Notes au bas des pages.

I. Nourriture. II. Balzac, Honoré de, 1799-1850 — Critique et interprétation.

PER L1037 / FL133482P

LE REFUS DE LA NOURRITURE DANS *LE LYS* DANS LA VALLÉE DE BALZAC

Katalin VÉGHSEÖ
Université de Veszprém/Hongrie

«Saint Paul vous eut expliqué comment la nourriture est le lien secret de toutes les créations et le lien évident de toutes les Espèces animées».

(Balzac: *Séraphîta*)

Manger n'est pas seulement un acte physiologique dans l'univers balzacien: les différents aspects de l'alimentation sont au cœur des *Etudes analytiques* et impliquent toute une série de significations dans bien des romans de *La Comédie humaine*. *L'Auberge rouge* par exemple, étude philosophique qui touche à la problématique des crimes cachés, prouve que, chez Balzac, le comportement à table peut devenir, à lui seul, un élément décisif de l'histoire: en prenant une part essentielle dans la dénonciation du meurtrier, il constitue une étape importante dans la compréhension de l'intrigue.

Ainsi, dans *L'Auberge rouge*, c'est vers la fin d'un dîner, au dessert que le personnage-narrateur, qui a l'intention d'épouser la fille unique du banquier Taillefer, entend raconter l'histoire d'un crime dont on ignore l'auteur¹. Cependant, les réactions du banquier qui participe au repas² lui font croire que c'est Taillefer lui-même qui est l'assassin et

(1) L'histoire est racontée par un convive allemand.

(2) Son comportement à table, durant l'histoire racontée par l'Allemand, attire l'attention du jeune homme qui surveille tous ses gestes suspects: «Au moment où M. Hermann prononça le nom de Prosper Magnan, le fournisseur saisit la carafe, se versa de l'eau dans son verre, et vida d'un trait. Ce mouvement ayant attiré mon attention, je crus remarquer un léger tremblement dans ses mains et de l'humidité sur le front du capitaliste» (AR, 95). Aux moments importants de la narration, M. Taillefer boit de l'eau (98, 102), il veut en prendre

que c'est ce crime qui est à l'origine de son immense fortune. Cela détourne le jeune homme de l'idée d'épouser Victorine Taillefer, une des plus riches héritières de Paris; il rejette ainsi les millions du père, argent d'origine douteuse.

Grâce à la description de ce dîner, *L'Auberge rouge* peut servir de point de départ pour notre étude «gastro-philosophique». La convivialité du repas approchant à sa fin illustre en effet très bien combien le plaisir du bien manger et du bien boire fait partie intégrante de la philosophie balzacienne:

En ce moment, les convives se trouvaient dans cette heureuse disposition de paresse et de silence où nous met un repas exquis, quand nous avons un peu trop présumé de notre puissance digestive. Le dos appuyé sur sa chaise, le poignet légèrement soutenu par le bord de la table, chaque convive jouait indolemment avec la lame dorée de son couteau. [...] C'est de petites félicités gastronomiques dont n'a pas tenu compte dans son livre Brillat-Savarin, auteur si complet d'ailleurs. [...] Nous ne connaissons point d'homme qui se soit encore attristé pendant la digestion d'un bon dîner. Nous aimons alors à rester dans je ne sais quel calme, espèce de juste milieu entre la rêverie du penseur et la satisfaction des animaux ruminants, qu'il faudrait appeler la mélancolie matérielle de la gastronomie. Aussi les convives se tournèrent-ils spontanément vers le bon Allemand, enchantés tous d'avoir une ballade à écouter, fût-elle même sans intérêt³ (AR, 90-91).

A l'intérieur de cette exposition un peu longue dont la fonction est de

mais la carafe est vide (104), il joue avec le bouchon de la carafe (105), ce qui suggère l'idée qu'il est impliqué dans le crime. Voir *La Comédie humaine*, éd. De Pierre-Georges Castex, Pléiade, Paris, Gallimard, 1977, t. XI. Dans ce qui suit, toutes mes références aux œuvres de Balzac, entre parenthèses dans le texte, renvoient à cette édition. J'ai adopté également les abréviations établies dans l'édition de la Pléiade de *La Comédie humaine*.

- (3) On retrouve également une scène de dîner dans *Autre étude de femme*, étude de mœurs. Cette fois, les convives de Mlle des Touches écoutent plusieurs histoires après le repas dont l'ambiance bien spéciale évoque celle de *L'Auberge rouge*: «Vers deux heures du matin, au moment où le souper finissait, il ne se trouva plus autour de la table que des intimes, tous éprouvés par un commerce de quinze années, ou des gens de beaucoup de goût, bien élevés et qui savaient le monde. Par une convention tacite et bien observée, au souper chacun renonçait à son importance. Une égalité absolue y donnait le ton. Il n'y avait d'ailleurs alors personne qui ne fût très fier d'être lui-même. Mlle des Touches oblige ses convives à rester à table jusqu'au départ, après avoir maintes fois remarqué le changement total qui s'opère dans les esprits par le déplacement. De la salle à manger au salon, le charme se rompt. [...] Peut-être cause-t-on plus volontiers devant un dessert, en compagnie de vins fins, pendant le délicieux moment où chacun peut mettre son coude sur la table et sa tête dans sa main. Non seulement alors tout le monde aime à parler, mais encore à écouter» (AEF, 676).

préparer le lecteur à l'histoire du crime qu'il va connaître en détail, apparaît le nom de Brillat-Savarin⁴, illustre gastronome et écrivain français du XVIII^{ème} siècle que Balzac ne manque pas d'apprécier. Bien qu'il lui reproche de ne pas avoir tenu compte, dans sa *Physiologie du goût*, des petites félicités gastronomiques, il partage les idées de l'illustre professeur sur l'art de la table qu'il considère, lui aussi, comme un art digne de plus grands éloges. Balzac suit les traces de Brillat-Savarin lorsqu'il attire l'attention sur l'importance du choix des aliments et de la diète qui influent non seulement sur le corps, mais aussi sur l'âme. Balzac, constamment préoccupé de la destinée humaine, trouve dans l'alimentation un des moyens les plus efficaces de l'amélioration des races humaines:

Les destinées d'un peuple dépendent et de sa nourriture et de son régime. Les céréales ont créé les peuples artistes. L'eau-de-vie a tué les races indiennes. J'appelle la Russie une aristocratie soutenue par l'alcool. Qui sait si l'abus du chocolat n'est pas entré pour quelque chose dans l'avilissement de la nation espagnole, qui, au moment de la découverte du chocolat, allait recommencer l'empire romain. Le tabac a déjà fait justice des Turcs, des Hollandais, et menace l'Allemagne. Aucun de nos hommes d'Etat, qui sont généralement plus occupés d'eux-mêmes que de la chose publique, à moins qu'on ne regarde leurs vanités, leurs maîtresses et leurs capitaux comme des choses publiques, ne sait où va la France par ses excès de tabac, par l'emploi du sucre, de la pomme de terre substituée au blé, de l'eau-de-vie, etc. Voyez quelle différence dans la coloration, dans le galbe des grands hommes actuels et de ceux des siècles passés, lesquels résumant toujours les générations et les mœurs de leur époque? Combien voyons-nous avorter aujourd'hui de talents en tout genre, lassés après une première œuvre malade? Nos pères sont les auteurs des volontés mesquines du temps actuel⁵.

Balzac, quoique grand consommateur du café⁶, se révèle comme l'en-

(4) Le mot *convivialité* est né sous la plume de Brillat-Savarin. Son œuvre intitulée *Physiologie du goût ou Méditations de gastronomie transcendante* contient des aphorismes dans lesquels puise Balzac en les développant à sa guise dans le *Traité des excitants modernes*.

(5) *Traité des excitants modernes, Etudes analytiques*, t. XII, p. 309.

(6) Au sujet du café qui facilitait ses travaux nocturnes il écrit: «Comme l'a fort bien observé Brillat-Savarin, le café met en mouvement le sang, en fait jaillir les esprits moteurs; excitation qui précipite la digestion, chasse le sommeil, et permet d'entretenir pendant un peu plus longtemps l'exercice des facultés cérébrales. Je me permets de modifier cet article de Brillat-Savarin par des expériences personnelles et les observations de quelques grands esprits. Le café agit sur le diaphragme et les plexus de l'estomac, d'où il gagne le cerveau par des irradiations inappréciables et qui échappent à toute analyse; néanmoins on peut

nemi de tout excès; dans ses œuvres, il cherche à démontrer le pouvoir destructeur des passions: «Tout excès qui atteint les muqueuses abrège la vie» écrit-il dans le *Traité des excitants modernes*⁷.

La Peau de Chagrin, première étude philosophique, est destinée à offrir une excellente illustration de cette idée: le talisman permet à Raphaël de goûter tous les plaisirs de l'existence, à condition qu'il donne en échange sa vie. Il est intéressant de remarquer que le premier désir du jeune homme est justement la débauche. En serrant le talisman, il souhaite «un dîner royalement splendide, quelque bacchanale digne du siècle où tout s'est, dit-on perfectionné» (*PCh*, 87) afin de pouvoir posséder ainsi «tous les plaisirs du ciel et de la terre» «pour en mourir»:

Que mes convives soient jeunes, spirituels et sans préjugés, joyeux jusqu'à la folie! Que les vins se succèdent toujours plus incisifs, plus pétillants, et soient de force à nous enivrer pour trois jours! Que cette nuit soit parée de femmes ardentes! Je veux que la Débauche en délire et rougissant nous emporte dans son char à quatre chevaux, par delà les bornes du monde, pour nous verser sur des plages inconnues: que les âmes montent dans les cieux ou se plongent dans la boue, je ne sais si alors elles s'élèvent ou s'abaissent, peu importe! Donc je commande à ce pouvoir sinistre de me fondre toutes les joies dans une joie. Oui, j'ai besoin d'embrasser les plaisirs du ciel et de la terre dans une dernière étreinte pour en mourir. Aussi souhaité-je et des priapées antiques après boire, et des chants à réveiller les morts, et de triples baisers, des baisers sans fin dont la clameur passe sur Paris comme un craquement d'incendie, y réveille les époux et leur inspire une ardeur cuisante qui les rajeunisse tous, même les septuagénaires! (*PCh*, 87-88)

Raphaël de Valentin, incapable de vivre des fruits de «l'étude» et de «la pensée», qui n'alimentent que son esprit, choisit donc la nourriture matérielle⁸; poussée à l'extrême, cette existence le conduit, en l'anéantissant chaque jour, vers la chute définitive.

présumer que le fluide nerveux est le conducteur de l'électricité que dégage cette substance qu'elle trouve ou met en action chez nous. Son pouvoir n'est constant ni absolu», *Ibid.*, p. 315. On sait que Balzac se passionnait également pour l'art du houka, une sorte de narguilé. C'est grâce à George Sand que Balzac a connu les plaisirs de cette pipe exotique qu'il présente en détail dans son *Traité*. Voir p. 320 et suiv.

(7) 7^{ème} axiome mis à la tête de son œuvre en tant qu'épigraphe, p. 306.

(8) «J'avais résolu ma vie par l'étude et par la pensée; mais elles ne m'ont même pas nourri» déclare-t-il amèrement (*PCh*, 87).

La destinée de l'héroïne du *Lys dans la vallée*, elle aussi très étroitement liée à la nourriture, entre en contrepoint avec le sort de Raphaël: en effet, cette fois, c'est justement le refus de la nourriture qui va causer la perte du personnage – Mme de Mortsauf qui s'en prive meurt effectivement de faim et de soif. Par la présentation de ces deux destinées tragiques, Balzac illustre l'idée maîtresse de *La Comédie humaine*: l'excès, qu'il s'agisse de la débauche ou de la privation, dévore l'être humain. Toutefois, dans *Le Lys*, le renoncement à la nourriture reçoit une signification tout à fait particulière: il permet à Mme de Mortsauf, l'un des anges de *La Comédie humaine*, d'évoluer vers l'état angélique et d'accéder finalement à la sphère spirituelle. La privation volontaire qui conduit Henriette sur le chemin de l'angélisation a pour fonction primordiale de la préserver de la tentation irrésistible que représente son amour, ressenti pour Félix de Vandenesse. Par le refus de la nourriture, elle espère mortifier ses désirs charnels et renoncer à l'amour terrestre dans l'espoir d'une autre vie, spirituelle et par conséquent indolore. Pris dans cette perspective, l'ascétisme apparaît comme la quête d'une transcendance, alors que l'hédonisme n'est autre que l'acceptation de notre finitude: après le plaisir la mort survient inéluctablement.

Dans ce qui suit, nous proposons de nous concentrer sur *Le Lys dans la vallée* et d'examiner les relations étroites qui s'établissent entre la nourriture et le désir de vivre d'une part, le refus de la vie, la privation et la spiritualisation d'autre part.

En observant de près les habitudes alimentaires de la famille de Mortsauf⁹, on est amené à constater qu'elles reflètent fidèlement la crise sentimentale qui s'est produite entre les époux. Pour protéger ses enfants de la conduite insupportable du mari, Mme de Mortsauf a créé un modèle de repas familial qui sort complètement de l'ordinaire, puisque les parents et les enfants mangent séparément. Félix de Vandenesse, témoin du comportement imprévisible de M. de Mortsauf, parle ainsi des circonstances de cette décision importante:

Malgré les maternelles attentions de sa femme, il ne trouvait aucune nourriture à son goût, car il prétendait avoir un estomac délabré dont les douloureuses digestions lui causaient des insomnies continuelles; et néan-

(9) Si Mme de Mortsauf meurt d'inanition, la famille n'hésite pas à manger durant l'histoire.

mais que personne ne pouvait deviner, pas même elle, qui ne savait rien de l'amour (*Lys*, 1004-1005)¹⁰.

Cette description du dîner, la seule du roman, ne reflète que les joies intérieures de Félix lui-même. Pour ce qui est d'Henriette de Mortsauf, il est intéressant de constater que les événements les plus importants de sa vie sentimentale se produisent lors de brefs moments qui précèdent les repas ou qui leur succèdent. Ces heures passées sur leur chère terrasse (*Lys*, 1074), lieu de rencontre habituel, lui permettent de voir Félix et de lui parler tranquillement, sans la compagnie contrariante du mari. Dans la majeure partie des cas, elle se plaint au jeune homme du sort qu'elle doit subir¹¹. Ce qu'Henriette craint le mieux c'est que son mari, avec ses habitudes bizarres et tyranniques, souvent agaçantes, ne consume toute son énergie et que cet épuisement total ne cause sa mort avant l'heure:

(10) Dans *La Peau de chagrin*, même la description détaillée du dessert splendide peut nous compenser du manque de nourriture qui apparaît dans *Le Lys dans la vallée*: «Le dessert se trouva servi comme par enchantement. La table fut couverte d'un vaste surtout en bronze doré, sorti des ateliers de Thomire. De hautes figures douées par un célèbre artiste des formes convenues en Europe pour la beauté idéale, soutenaient et portaient des buissons de fraises, des ananas, des dattes fraîches, des raisins jaunes, de blondes pêches, des oranges arrivées de Sétubal par un paquebot, des grenades, des fruits de la Chine, enfin toutes les surprises du luxe, les miracles du petit-four, les délicatesses les plus friandes, les friandises les plus séductrices. Les couleurs de ces tableaux gastronomiques étaient rehaussées par l'éclats de la porcelaine, par des lignes éteincelantes d'or, par les découpures des vases. Gracieuse comme les liquides franges de l'Océan, verte et légère, la mousse couronnait les paysages du Poussin, copiés à Sèvres. Le territoire d'un prince allemand n'aurait pas payé cette richesse insolente. L'argent, la nacre, l'or, les cristaux furent de nouveaux prodigués sous de nouvelles formes; mais les yeux engourdis et la verbeuse fièvre de l'ivresse permirent à peine aux convives d'avoir une intuition vague de cette féerie digne d'un conte oriental. Les vins de dessert apportèrent leurs parfums et leurs flammes, philtres puissants, vapeurs enchanteresses qui engendrent une espèce de mirage intellectuel et dont les liens puissants enchaînent les pieds, alourdissent les mains. Les pyramides de fruits furent pillées, les voix grossirent, le tumulte grandit. [...]» (106-107).

(11) Ces moments les plus mémorables se produisent: «en sortant du déjeuner» (1120), «avant le dîner» (1074), «après le dîner» (1074, 1162). Mme de Mortsauf supporte son destin et tente de rendre heureux son mari malgré lui: «Quoique rien ne soit plus difficile que de rendre heureux un homme qui se sent fautif, la comtesse tenta cette entreprise digne d'un ange. En un jour, elle devint stoïque. Après être descendue dans l'abîme d'où elle put voir encore le ciel, elle se voua, pour un seul homme, à la mission qu'embrasse la sœur de charité pour tous; et afin de le réconcilier avec lui-même, elle lui pardonna ce qu'il ne se pardonnait pas» (*Lys*, 1011).

Ah! il me tuera, dit-elle. Cependant je veux vivre, ne fût-ce que pour mes enfants! Comment, pas un jour de relache! Toujours marcher dans les broussailles, manquer de tomber à tout moment, et à tout moment rassembler ses forces pour garder son équilibre. Aucune créature ne saurait suffire à de telles dépenses d'énergie. Si je connaissais bien le terrain sur lequel doivent porter mes efforts, si ma résistance était déterminée, l'âme s'y plierait; mais non, chaque jour l'attaque change de caractère, et me surprend sans défense; ma douleur n'est pas une, elle est multiple (*Lys*, 1120).

Le comte de Mortsauf, grièvement atteint du cancer du pylore¹², essaie effectivement de puiser la force nécessaire pour son rétablissement dans l'énergie des personnes qui l'entourent. D'abord, comme une sorte de vampire, il affaiblit méthodiquement sa femme, il tente ensuite d'épuiser la force vitale de Félix qui, conscient du danger que représente l'imminence du monomane, écarte sagement tous les efforts de celui-ci: «Chaque jour il essayait de m'envelopper dans sa tyrannie, d'assurer une nouvelle pâture à son humeur, car il semble vraiment que les maladies morales soient des créatures qui ont leurs appétits, leurs instincts, et veulent

(12) Le comte est considéré comme un simple monomane dangereux pour les autres, cependant il est vraiment malade. Comme l'a noté Jean-Hervé Donnard (note 2, p. 1735), Balzac décrit de façon précise les symptômes d'un cancer du pylore par la bouche de M. de Mortsauf qui les présente à Félix:

«Toujours le pylore, mon ami! j'ai fini par saisir les causes de la maladie, la sensibilité m'a tué. En effet, toutes nos affections frappent sur le centre gastrique...

- En sorte, lui dis-je en souriant, que les gens de cœur périssent par l'estomac?

- Ne riez pas, Félix, rien n'est plus vrai. Les peines trop vives exagèrent le jeu du grand sympathique. Cette exaltation de la sensibilité entretient dans une constante irritation la muqueuse de l'estomac. Si cet état persiste, il amène des perturbations d'abord insensibles dans les fonctions digestives: les sécrétions s'altèrent, l'appétit se déprave et la digestion se fait capricieuse: bientôt des douleurs poignantes apparaissent, s'aggravent et deviennent de jour en jour plus fréquentes; puis la désorganisation arrive à son comble comme si quelque poison lent se mêlait au bol alimentaire; la muqueuse s'épaissit, l'induration de la valvule du pylore s'opère et il s'y forme un squirrhe dont il faut mourir. Eh bien, j'en suis là, mon cher! L'induration marche sans que rien puisse l'arrêter. Voyez mon teint jaune paille, mes yeux secs et brillants, ma maigreur excessive? Je me dessèche» (*Lys*, 1152-1153). On apprend également que le comte a rapporté de l'émigration «le germe de cette maladie» (*Lys*, 1153) et qu'il s'agit d'une maladie d'origine psychique: «j'ai tant souffert alors! Mon mariage, qui pouvait réparer les maux de l'émigration, loin de calmer mon âme ulcérée, a ravivé la plaie. Qu'ai-je trouvé ici? d'éternelles alarmes causées par mes enfants, des chagrins domestiques, une fortune à refaire, des économies qui engendraient mille privations que j'imposais à ma femme et dont je pâtissais le premier» (*Ibid.*).

augmenter l'espace de leur empire comme un propriétaire veut augmenter son domaine» (*Lys*, 1024). Félix, pour sauver la femme qu'il aime, tombée sous le despotisme de son mari, avertira plus tard Henriette de ce danger, en lui révélant l'influence nocive de la nature maniaque et en lui donnant un moyen de protection efficace contre les maux de ce genre:

- Ecoutez-moi, chère! Après une heure de ces conversations que je suis obligé de subir par amour pour vous, souvent ma pensée est pervertie, ma tête est lourde; le comte me fait douter de mon intelligence, les mêmes idées répétées se gravent malgré moi dans mon cerveau. Les monomanies bien caractérisées ne sont pas contagieuses; mais quand la folie réside dans la manière d'envisager les choses, et qu'elle se cache sous des discussions constantes, elle peut causer des ravages sur ceux qui vivent auprès d'elle. Votre patience est sublime, mais ne vous mène-t-elle pas à l'abrutissement? Ainsi pour vous, pour vos enfants, changez de système avec le comte. Votre adorable complaisance a développé son égoïsme, vous l'avez traité comme une mère traite un enfant qu'elle gâte; mais aujourd'hui, si vous voulez vivre... Et, dis-je en la regardant, vous le voulez! déployez l'empire que vous avez sur lui. Vous le savez, il vous aime et vous craint, faites-vous craindre davantage, opposez à ses volontés diffuses une volonté rectiligne. Etendez votre pouvoir comme il a su étendre, lui, les concessions que vous lui avez faites, et renfermez sa maladie dans une sphère morale, comme on renferme les fous dans une loge» (*Lys*, 1122).

On sait que Mme de Mortsau choisit plutôt le martyr que de mener un combat contre un mari qu'elle plaint. Elle va jusqu'à refuser l'éloignement même du foyer familial, de peur qu'après sa fuite tout ne tombe en ruine à Clochegourde. A la question de Félix «pourquoi ne quittez-vous pas Clochegourde pour quelques mois?», elle répond: «M. de Mortsau se croirait perdu si je m'éloignais» (*Lys*, 1032). Les crises du malade apportent également une sorte de trêve dans ses propres souffrances¹³: «annulé par la maladie, le comte ne pesait plus sur sa femme, ni sur sa maison; et alors la comtesse fut elle-même» (*Lys*, 1132). Néanmoins cette période pour ainsi dire idyllique ne peut durer longtemps, car le comte reprend ses forces et sa santé ce qui «s'annonça par le retour de son humeur fantasque» (*Lys*, 1134):

(13) Henriette qui «pleurait parfois à l'aspect de ce vieillard décharné, faible au front plus jaune que la feuille près de tomber, aux yeux pâles, aux mains tremblantes» (*Lys*, 1135) avoue à Félix que «cette maladie a été comme une halte dans la douleur» (*Lys*, 1134): «Maintenant que je ne tremble plus pour M. de Mortsau, il faut trembler pour moi» (*Ibid.*).

[...] il y eut surtout à propos de la nourriture, que le docteur déterminait sagement en s'opposant à ce que l'on satisfît la faim du convalescent, des scènes de violence et des criaileries qui ne pouvaient se comparer à rien dans le passé, car le caractère du comte se montra d'autant plus terrible qu'il avait pour ainsi dire sommeillé (*Lys*, 1135).

Une autre scène parfaitement idyllique mérite encore d'être évoquée: il est question de la participation de la famille à la vendange des raisins en compagnie de Félix, la seule occasion où la nourriture puisse signifier un plaisir pour tous les personnages. Cet événement exceptionnel raconté par Félix produit un effet bien salutaire sur tout le monde, en particulier sur le comte qui «pour la première fois depuis longtemps, n'eut ni maussaderie, ni cruauté» (*Lys*, 1061) et sur les enfants:

Jamais les enfants, Jacques et Madeleine, toujours malade, n'avaient été en vendange; j'étais comme eux, ils eurent je ne sais quelle joie enfantine de voir leurs émotions partagées. [...] Manger dans les vignes le gros *co* de Touraine paraissait chose si délicieuse, que l'on dédaignait les plus beaux raisins sur la table. [...] Jamais ces deux petits êtres, habituellement souffrants et pâles, ne furent plus frais, ni plus roses, ni aussi agissants et remuants que durant cette matinée. Ils babillaient pour babiller, allaient, trottaient, revenaient sans raison apparente; mais, comme les autres enfants, ils semblaient avoir trop de vie à secouer; M. et Mme de Mortsaufr ne les avaient jamais vus ainsi (*Lys*, 1060).

Il est important de remarquer que cet éloignement de la table commune, en dépit de l'influence positive qu'il exerce sur le moral et la santé des de Mortsaufr, constitue, sur le plan alimentaire, la marque de la désintégration définitive de la famille: nourriture et bonheur sont tout à fait incompatibles dans la salle à manger de Clochegourde¹⁴. Pour Félix cette vendange reste un jour mémorable dans sa vie sentimentale, puisque c'est dans la vigne qu'il entend pour la première fois, «le *tu des amants*» (*Ibid.*), ce qui l'encourage à récolter bientôt les fruits de l'amour de Mme de Mortsaufr.

On a dit que ce sont les aversions et les préférences du comte (pour qui la digestion des nourritures pose des problèmes) et plus tard les prescriptions du docteur qui déterminent le choix des mets et des plats dans la

(14) Un petit détail peut être significatif de ce point de vue: la chambre du comte d'où partaient «les éclats de sa voix et ses gémisséments» (*Lys*, 1025) est justement contiguë à la salle à manger. Cela doit être l'une des causes de la fuite de cette pièce.

maison des de Mortsau. Le régime ordonné par le docteur et les soins attentionnés d'Henriette se révèlent si efficaces que M. de Mortsau finit par guérir du cancer du pylore. Il survit donc à sa femme, malgré la maladie mortelle dont il est atteint. Il est mort sauf, comme son ancêtre, mais au prix de la santé de sa femme¹⁵. On apprend que le comte, devenu expert dans le domaine de l'automédication, «aurait bien pu guérir aussi la comtesse; mais un mari ne saurait accepter de semblables responsabilités, surtout lorsqu'il a le malheur de voir en toute affaire son expérience dédaignée» (*Lys*, 1198).

Avant d'aborder la problématique de la mort de l'héroïne, il me semble opportun d'examiner les relations «alimentaires» que celle-ci entretient avec le comte, ses enfants et Félix. Il est évident que Mme de Mortsau se conforme parfaitement au rôle de la mère nourricière¹⁶, même si ses deux enfants se trouvent en un mauvais état de santé. Grâce au portrait physique et moral du père, il devient clair que la cause de leur affaiblissement général n'est pas de nature nutritionnelle, mais d'ordre génétique et d'origine morale. Madeleine et Jacques qui offraient «les mêmes symp-tômes de faiblesse» (*Lys*, 1001) n'ont hérité que «les dispositions malades de l'émigré» (*Lys*, 1011), «promptement vieilli dans le grand naufrage qui termina le dix-huitième siècle»¹⁷ (*Lys*, 1002). Au début du roman, lors d'un dîner, moment qui donne lieu à la présentation de la famille de Mortsau, Félix de Vandenesse fait cette remarque à propos de

-
- (15) Le comte de Mortsau est «le représentant d'une famille historique en Touraine, dont la fortune date de Louis XI, et dont le nom indique l'aventure à laquelle il doit et ses armes et son illustration. Il descend d'un homme qui survécut à la potence» (*Lys*, 990). Dans son introduction, Jean-Hervé Donnard nous fournit les détails de cette aventure: «un jeune bourgeois de Tours, condamné pour avoir violé et volé une dame noble, un peu âgée, est mal pendu par le bourreau; une vieille fille, dans le lit de laquelle il a été transporté par ordre du souverain, réussit par ses soins et caresses à le rendre à la vie, d'où le nom de Mortsau» (p. 897). Cette femme préfigure en quelque sorte Mme de Mortsau qui rendra à la vie un autre de Mortsau.
- (16) Il suffit de se rappeler ses efforts concernant la réorganisation du repas à l'intérêt de ses enfants.
- (17) Le portrait de M. de Mortsau, dressé par le narrateur-personnage, véritable étude physiognomonique, contient un élément très important en ce qui concerne le dénouement du roman. En effet, «ses pommettes, saillantes et brunes au milieu des tons blafards de son teint, indiquaient une charpente assez forte pour lui assurer une longue vie» (*Lys*, 1002). Le comte est prédestiné donc à l'échapper belle.

l'aspect physique du comte: «En le voyant, qui ne l'eût compris? Qui ne l'aurait accusé d'avoir fatalement transmis à ses enfants ces corps auxquels manquait la vie?» (*Lys*, 1003)

Mme de Mortsauf qui se charge également de la surveillance du régime du mari malade, a l'habitude de composer une boisson pour apaiser ses douleurs: «M. de Mortsauf est maintenant endormi, dit-elle [à Félix]. Quand il est ainsi, je lui donne une tasse d'eau dans laquelle on a fait infuser quelques têtes de pavots, et les crises sont assez éloignées pour que ce remède si simple ait toujours la même vertu» (*Lys*, 1025). De plus, Henriette alimente l'âme de Félix en l'enveloppant «dans les nourricières protections, dans les blanches draperies d'un amour tout maternel» (*Lys*, 1048), afin de le récompenser ainsi de l'enfance malheureuse causée par une mère froide. Il ne faut pas oublier non plus que Mme de Mortsauf mène une activité agro-alimentaire. En tant qu'«intendant et régisseur» (*Lys*, 1032), elle n'alimente pas seulement sa famille, mais elle doit prendre, en vue de faire fleurir leur agriculture, le rôle du mari devenu incompetent. C'est une tâche très dure pour une femme, même si elle est aussi forte que Mme de Mortsauf:

[...] l'exploitation d'une terre est ici la plus fatigante des industries. Nous avons peu de revenus en argent, nos fermes sont cultivées à moitié, système qui veut une surveillance continuelle. Il faut vendre soi-même ses grains, ses bestiaux, ses récoltes de toute nature. Nous avons pour concurrents nos propres fermiers qui s'entendent au cabaret avec les consommateurs, et font les prix après avoir vendu les premiers. Je vous ennuierais si je vous expliquais les mille difficultés de notre agriculture. Quel que soit mon dévouement, je ne puis veiller à ce que nos colons n'amendent pas leurs propres terres avec nos fumiers; je ne puis, ni aller voir si nos métiviers ne s'entendent pas avec eux lors du partage des récoltes, ni savoir le moment opportun pour la vente. Or, si vous venez à penser au peu de mémoire de M. de Mortsauf, aux peines que vous m'avez vue prendre pour l'obliger à s'occuper de ses affaires, vous comprendrez la lourdeur de mon fardeau, l'impossibilité de le déposer un moment. Si je m'absentais, nous serions ruinés. Personne ne l'écouterait; la plupart du temps, ses ordres se contredisent; d'ailleurs personne ne l'aime, il est trop grondeur, il fait trop absolu; puis, comme tous les gens faibles, il écoute trop facilement ses inférieurs pour inspirer autour de lui l'affection qui unit les familles. Si je partais, aucun domestique ne resterait ici huit jours. Vous voyez bien que je suis attachée à Clochegourde comme ses bouquets de plomb le sont à nos toits» dit-elle à Félix. (*Lys*, 1032-1033).

Dans ce travail difficile et comportant des responsabilités, Henriette de Mortsauf est secondée par Félix, pour qui ces jours sont les plus beaux moments de sa vie. En effet, c'est le jeune homme qui fait manger un peu de nourriture à la femme partagée entre le mari, qui est entre la vie et la mort pendant cinquante-deux jours et le travail d'intendant: «Souvent emportée par une nécessité comparable à celle du soldat en vedette, elle oubliait de manger; je lui servis, quelquefois sur ses genoux, un repas pris en hâte et qui nécessitait mille petits soins. [...] Je me fis son intendant pour qu'elle pût soigner le comte sans rien laisser périlcliter au-dehors» (*Lys*, 1130-1131). Elle laisse également le jeune homme jouer dans le travail le rôle du mari et va jusqu'à lui permettre d'occuper à table la place du chef de famille. Toutefois leur «mariage éphémère» (*Lys*, 1131) ne dure que jusqu'au rétablissement du comte.

Le mari, tout en dévorant l'énergie de sa femme pour prolonger sa propre vie, évite «toute émotion forte» (*Lys*, 1198) et continue à la laisser régner à Clochegourde. Il ménage très bien sa force vitale alors qu'Henriette «pâlie par les veilles, amaigrie par les excessifs travaux» (*Lys*, 1137) s'abîme progressivement la santé¹⁸. Il n'est pas surprenant que c'est le comte, victime des passions d'origine sociale et apprenant à ses propres dépens la puissance nocive des sentiments violents, qui devine le premier les symptômes de la maladie de Mme de Mortsauf, «car il les avait étudiés sur lui-même» (*Lys*, 1198). Il suppose que «cette

(18) Par la mise en valeur du thème de la dépense de l'énergie vitale *Le Lys dans la vallée* se rattache aux *Etudes philosophiques* et en premier lieu à *La Peau de chagrin*. Comme l'a souligné Pierre Citron, «dans *La Peau de chagrin*, l'énergie vitale va être le sujet même du roman. La thèse est simple. Chaque être humain a devant lui à sa naissance une somme d'énergie qu'il choisira de dépenser en avare ou en prodigue: sa vie sera dès lors soit intense mais courte, toute en désirs et en satisfactions, soit longue et paisible, mais sans ardeur et sans plaisirs [...]» (intr., t. X, p. 22). Il affirme également que «Balzac a délibérément assigné à *La Peau de chagrin* une place à part dans son œuvre. Selon l'Avant propos de *La Comédie humaine*, ce roman „ relie en quelque sorte les *Etudes de mœurs* aux *Etudes philosophiques* [...]». Il est, en effet, sur bien des points, à rapprocher des premières. Mais il prend aussi avec elles une distance décisive, puisqu'il ouvre les *Etudes philosophiques*, puisqu'un des aspects dominants de la philosophie balzacienne de l'existence s'y exprime, et avec une telle ampleur que beaucoup des études qui le suivent dans l'édition définitive paraissent être en quelque manière, comme l'auteur le fait affirmer par Félix Davin, des variations sur le thème principal. Ce thème est celui de l'énergie et par suite de l'usure vitale, posé d'emblée dès 1830-1831, presque au seuil de la création balzacienne» (*Ibid.*, p. 5).

maladie a pour cause d'excessifs chagrins» (*Ibid.*) sans pouvoir préciser la nature de ces maux. Henriette, consumée par le chagrin d'amour éprouvé pour Félix, – fait caché devant le mari –, meurt bientôt de douleur et subit ainsi le sort de tant d'héroïnes de *La Comédie humaine*, créatures tuées par leur excès de sensibilité et de passion.

Cependant, l'itinéraire (angélique) que parcourt Henriette semble la mettre à part. Pour éteindre en elle les flammes de la vie corporelle, Henriette de Mortsau, «la sainte la plus achevée de *la Comédie humaine*»¹⁹, fait preuve d'une résignation religieuse qui la prépare à son martyre de faim et de soif²⁰. Le dénouement avec la réparation de l'héroïne ne s'interprète pas seulement comme le triomphe de la morale²¹, mais aussi comme celui de l'esprit angélique qu'est devenue Mme de Mortsau: «cet être humain vivant dans le terrestre, qui, s'étant dépouillé du "naturel" et vêtu du "spirituel", marche vers le "divin"»²². Là elle jouira du «glorieux amour des anges» (*Lys*, 1168) qu'elle se revendique après la déception causée par l'infidélité de Félix qui opte pour l'amour charnel:

Je comprends aujourd'hui que le ciel et la terre sont incompatibles. Oui, pour qui veut vivre dans la zone céleste, Dieu seul est possible. Notre

-
- (19) Max Andréoli, *Le système balzacien. Essai de description synchronique*, Aux amateurs de livres, 1984, t. II, p. 432.
- (20) Sa chambre ressemblant à une cellule de religieuse reflète pour Félix les tourments intérieurs d'Henriette: «Que de poésie dans ce lieu! Quel abandon du luxe pour sa personne! son luxe était la plus exquise propreté. Noble cellule de religieuse mariée pleine de résignation sainte, où le seul ornement était le crucifix de son lit, au-dessus duquel se voyait le portrait de sa tante; puis, de chaque côté du bénitier, ses deux enfants dessinés par elle au crayon, et leurs cheveux du temps où ils étaient petits. Quelle retraite pour une femme de qui l'apparition dans le grand monde eût fait pâlir les plus belles! Tel était le boudoir où pleurait toujours la fille d'une illustre famille, inondée en ce moment d'amertume et se refusant à l'amour qui l'aurait consolée» (*Lys*, 1073).
- (21) Jean-Hervé Donnard estime dans l'introduction au *Lys dans la vallée* que «Mme de Mortsau est le portrait de Mme de Berny, mère éprouvée, amante trahie, mais c'est presque un portrait posthume, l'auteur ayant composé alors que son amie, défigurée par une lente agonie, refusait de le recevoir. Comme dans toute oraison funèbre, les traits de caractère les moins édifiants ont été effacés, les épisodes de la vie les moins glorieux passés sous silence. Oubliés les amants! Oubliés les enfants, fruits d'amours adultères! Etouffés les cris de plaisirs! Henriette de Mortsau s'immolera à une vertu que Laure de Berny n'a pas eu la force ou la volonté de pratiquer: la chasteté» (885).
- (22) Henri Gauthier, *L'Image de l'homme intérieur chez Balzac*, DROZ, Genève, 1984, p. 215.

âme doit être alors détachée de toutes les choses terrestres. Il faut aimer ses amis comme on aime ses enfants, pour eux et non pour soi. Le moi cause les malheurs et les chagrins. Mon cœur ira plus haut que ne va l'aigle; là est un amour qui ne me trompera point. Quand à vivre de la vie terrestre, elle nous ravale trop en faisant dominer l'égoïsme des sens sur la spiritualité de l'ange qui est en nous (*Ibid.*).

Le dépouillement d'Henriette de la vie terrestre se réalise douloureusement: pour annuler son corps, elle choisit de mourir d'inanition. Cette affreuse mort est précédée d'une lente et longue agonie où se réalise la lutte de l'Esprit contre la Matière, mettant la mourante à de rudes épreuves. A la vue de Félix arrivé à Clochegourde aux dernières heures, Henriette revient à la vie et son vouloir-vivre commence à se manifester par un désir violent de la nourriture. En proie à une irritation fiévreuse qui précède cette horrible mort, elle avoue sincèrement que la nourriture dont elle se privait pendant de longues années n'est autre que l'amour de Félix:

Comment ne mangerais-je pas ce que vous me présenterez? Vous êtes un si bon garde-malade! Puis, vous êtes si riche de force et de santé, qu'auprès de vous la vie est contagieuse. Mon ami, prouvez-moi donc que je ne puis mourir, mourir trompée! Ils croient que ma plus vive douleur est la soif. Oh! oui, j'ai bien soif, mon ami. L'eau de l'Indre me fait bien mal à voir, mais mon cœur éprouve une ardente soif. J'avais soif de toi, me dit-elle d'une voix plus étoffée en me prenant les mains dans ses mains brûlantes et m'attirant à elle pour me jeter ces paroles à l'oreille: mon agonie a été de ne pas te voir! Ne m'as-tu pas dit de vivre? je veux vivre. Je veux monter à cheval aussi, moi! je veux connaître, Paris, les fêtes, les plaisirs» (*Lys*, 1202).

Privée d'amour, aliment du cœur, Mme de Mortsauf subit une transformation complète²³ et au terme des tortures physiques et psychiques

(23) Un peu plus haut, Félix déclare, lui aussi, qu'il est impossible de vivre longtemps avec un cœur affamé d'amour: «Un amour sans possession se soutient par l'exaspération même des désirs; puis il vient un moment où tout est souffrance en nous, qui ressemblons en rien à vous. Nous possédons une puissance qui ne saurait être abdiquée sous peine de ne plus être hommes. Privé de la nourriture qui le doit alimenter, le cœur se dévore lui-même, et sent un épuisement qui n'est pas la mort, mais qui la précède. La nature ne peut donc pas être longtemps trompée; au moindre accident, elle se réveille avec une énergie qui ressemble à la folie. Non, je n'ai pas aimé, mais j'ai eu soif au milieu du désert. - Du désert! dit-elle avec amertume en montrant la vallée» (*Lys*, 1159).

qui la dévorent, elle n'aspire plus qu'au martyr de faim et de soif, seul capable de mettre fin à ses souffrances de ce bas monde. La céleste Henriette, «ce brillant esprit, étoile angélique sortira splendide de ses nuages pour aller dans le royaume de lumière» (*Lys*, 1196). Mme de Mortsau meurt sauvée.

A en croire Arlette Michel, la vallée de l'Indre, «l'un des plus célèbres paysages de *La Comédie humaine*», «illuminée par la silhouette blanche d'une femme entre les vignes, ne peut qu'évoquer le jardin d'Eden, le paradis terrestre avant la faute, le jardin mystique» (*Le réel et la beauté dans le roman balzacien*, Ed. Champion, Paris, 2001, pp. 164-165). Cependant, pour Henriette et Félix la vallée de l'Indre n'est qu'un désert de l'amour où ils doivent errer sans boire ni manger.